

Il appuie Zola lorsque celui-ci lance son « J'Accuse » dans l'affaire Dreyfus. Il se marie et a une fille qu'il adore, Suzanne, ce qui a donné *Le Livre de Suzanne*. Toujours en compagnie de Madame de Caillavet, il fait de nombreux voyages et atteint les plus hauts sommets de la société bourgeoise française jusqu'au siège de l'Académie. Mais son cœur et ses tendances restent ancrés à ses origines populaires. Il est aussi l'ami de Jean Jaurès, qui a dit de cette œuvre que c'est un « miroir terrible où toute la hauteur du rêve humain se renverse et se creuse en abîme » (80).

À la fin de sa vie il s'installe en Touraine « dans un climat selon son cœur. » Et il obtient le Prix Nobel en 1921.

Si Anatole France n'est pas très lu aujourd'hui, il faut espérer que ce petit livre, *Bonjour, Monsieur France*, le fasse revenir sur le tableau de bord des écoliers et des lecteurs.

Hédi Bouraoui
Université York

Jean Orizet. *Le Regard et l'énigme, œuvre poétique, 1958-2008.* Mélis, Le Cherche-midi, 2008.

Quelle belle somme! Cinquante ans de création poétique réunis dans un fort et beau volume. Remercions les éditeurs d'avoir fait cet effort, de rendre maniable, dans le sens premier du terme, la poésie. Et de nous donner à lire l'un de nos meilleurs poètes contemporains, sur un demi-siècle. Près de sept cents pages à déguster lentement ou en ogre, selon le goût de chacun. Cinquante ans de poésie française qui se déroule sous notre regard un peu émerveillé, il faut bien le dire. Parce qu'il est rare que nous ayons une si belle et importante moisson, parce qu'il est tout aussi rare de voir ainsi la poésie magnifiée. Parce qu'il est important que Jean Orizet soit ainsi mis à l'avant, lui qui a tant fait pour la promotion de la poésie populaire (souvenons-nous de *Poésie 1, Vagabondages*, et toutes les anthologies qu'il a fait paraître au Cherche-midi).

Aussi bien c'est du poète et non du lecteur dont il est question ici. Toute une vie, ou presque- de poésie, en poésie, et dont le premier titre *Errance* en 1958, dit toute la destinée singulière, autour de l'espace et du temps : « J'ai traîné en longueur/ sur des espaces délimités » jusqu'à « je grignote centimètre par centimètre/ la distance qui me sépare/ de la porte... » Cette distance, le poète se rend compte qu'elle se réduit à l'espace d'une vie, ce

qui est tout, ce qui n'est rien; ce qui est ce beau livre de recherche intérieure : « Ma vie, jour après jour, coule et ne coule pas » nous dit-il dans l'envoi-épilogue, dans le dernier recueil, *Magie des arts premiers*, inédit en ce printemps 2008.

On sera attentifs, aussi, à l'évocation de cette notion d'entretemps, qu'en véritable philosophe, Jean Orizet nous explique : il s'agit d'un temps hors du temps dans lequel présent et passé se rejoignent; et de nous citer en exemple ses expériences personnelles, sa quête même : les singes intemporels de Gibraltar où la vie effarante du pont de Howrah en Inde : « Dans le grondement des véhicules qu'amplifie le tablier du pont, la vie pareille au fleuve coule et oublie le temps ».

Alors, qu'en est-il de ces cinquante ans de poésie? de cette recherche, de cette vie tout entière vouée à la poésie? Des poèmes, des poèmes, des poèmes comme s'il en pleuvait, des poèmes d'espoir, de regrets, de peur, des poèmes d'amour. Personne n'a sans doute aussi bien chanté la terre que notre voyageur impénitent, ne l'a aimée d'une telle façon, si pure, si vraie, et pourtant sans indulgence ni mépris. C'est sans doute ce qui prévaut à la lecture de ce volume, c'est qu'il ressemble à sa poésie : plein et ferme, comme la terre qu'il raconte.

Nous sommes en face d'un livre épique, qui raconte la terre comme nul l'a fait encore. La terre et ses habitants, bien sûr, des pharaons aux guerriers premiers, des Aztèques aux paysans de la Beauce. Mais la terre dans ce qu'elle a de plus terrien aussi; le végétal et l'animal, les rivières et les montagnes. Nous sommes particulièrement émus par les arbres ici, ceux qui en longévité nous surprennent : le chêne, le baobab, les eucalyptus de Patmos et le banian. Sans pour autant oublier les hommes qui y vivent, qui y souffrent : « Il est des pays terribles/ où les gens qui vont au marché/ ont sur le visage, imprimée,/ une cible ».

À cette diversité, le poète répond par une nouvelle diversité, qui est celle de son écriture. Bien sûr, au cours des âges, l'écriture change, mais le plus important c'est la manière dont elle change, et ici, nous avons vraiment affaire à un maître en écriture, bien à l'aise dans tous les registres : prose, vers rimé, vers libre, haïkaï, chanson, comptine. Sur tous les tons, épique, lyrique, cynique, romantique, moralisateur, joueur, etc. Ajoutons à cela un côté didactique qui a longtemps fait défaut dans la poésie française, et l'on comprendra pourquoi on ne peut qu'apprécier cette forte édition.

Bernard Fournier
Noailles